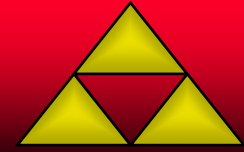


# *Philosophie*

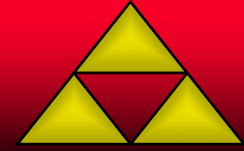
*D06*

# *Autrui*



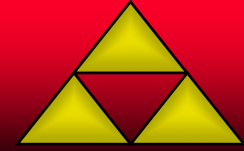
- Qui est autrui ?
- Autrui est-il nécessaire à la constitution de la conscience de soi ?





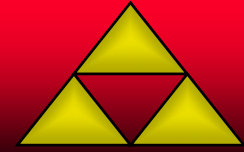
- Un concept moral
- Confusion et conflits
- L'injonction éthique
- Autrui, médiateur entre moi et moi-même
- Penser avec autrui : l'expérience du dialogue
- L'expérience morale d'autrui



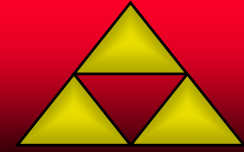


- **Un concept moral**
- Confusion et conflits
- L'injonction éthique
- Autrui, médiateur entre moi et moi-même
- Penser avec autrui : l'expérience du dialogue
- L'expérience morale d'autrui

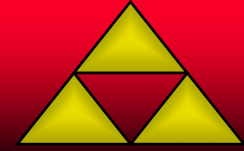




- **Autrui n'est pas seulement l'autre**
- On ne doit pas confondre « autrui » avec ce que désigne, plus simplement, « l'autre ».
- Les deux termes se réfèrent à la présence d'une altérité, que la philosophie classique a eu beaucoup de mal à penser : pour les Grecs, les autres (non-Grecs) ne sont que des « barbares » (non authentiquement humains).
- La prétention ultérieure du christianisme à être la seule vraie religion a freiné la reconnaissance de l'humanité non chrétienne.

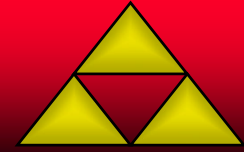


- **Ambiguïté de l'« *alter ego* »**
- On peut être tenté de définir rapidement autrui comme « *alter ego* » (autre moi).
- Cela semble affirmer son égalité par rapport à ce que je suis, et garantir qu'il me ressemble : bien que son corps occupe dans l'espace un lieu différent du mien, je lui prête une conscience, une pensée, une affectivité de même nature que les miennes.
- Ainsi, Descartes admet que, lorsqu'il aperçoit dans la rue des silhouettes vêtues comme lui, ce sont bien des hommes, et non des automates.
- Mais ainsi convenir qu'il y a des hommes autres que moi, est-ce bien leur conférer la signification ou la dignité d'autrui ?
- L'expression « *alter ego* » peut en effet s'interpréter de deux façons :
  - soit que l'on y souligne l'*ego* (en impliquant ou préparant une confusion possible, sinon souhaitable, entre les deux sujets),
  - soit que l'on insiste sur l'*alter*.
- Cette deuxième lecture éloigne autrui, mais elle est peut-être la seule qui respecte son altérité.



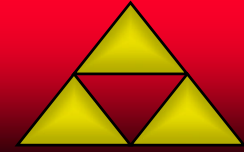
- Un concept moral
- **Confusion et conflits**
- L'injonction éthique
- Autrui, médiateur entre moi et moi-même
- Penser avec autrui : l'expérience du dialogue
- L'expérience morale d'autrui





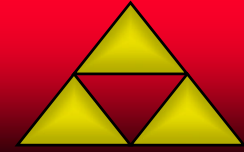
- **Autrui n'est pas « comme » moi**
- Admettre qu'autrui est « comme » moi, c'est effacer ce que sa présence a de plus énigmatique, mais aussi de plus précieux.
- Lorsque la psychanalyse affirme par exemple que l'ensemble des relations affectives vécues avec les autres s'inscrit dans mon inconscient, on peut en déduire qu'autrui n'est pas seulement à l'extérieur de moi mais qu'il participe à la constitution de ma plus secrète intimité.
- C'est alors uniquement par rapport à ma biographie que les autres semblent avoir de l'importance.





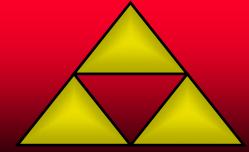
- **L'autre comme médiation**
- Hegel montre, dans sa « *Dialectique du Maître et de l'Esclave* », qu'une conscience ne se constitue qu'en obtenant d'une autre la reconnaissance de sa liberté, ce qui implique qu'elle lui soit supérieure.
- Comme cette exigence se forme simultanément dans les deux consciences, il en résulte un conflit, dont l'issue est la suppression d'une conscience en tant que telle, sa régression au rang d'outil (c'est l'esclave).
- Dans une telle conception, autrui n'a pas de valeur propre: il n'est que médiateur entre deux moments de la conscience.





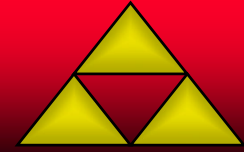
- **Négations de l'altérité**
- L'histoire des relations entre les cultures semble donner raison à cet aspect de l'analyse hégélienne : la colonisation, les exterminations qui l'ont accompagnée, l'ethnocide, révèlent que « les autres » ne peuvent survivre qu'à la condition de perdre ce qui les rendait précisément différents.
- Le refus (ou la crainte) de la différence aboutit à supprimer l'autre en tant que tel, soit physiquement, soit culturellement.
- Repérer l'autre, sans y reconnaître la dimension particulière que lui confère sa signification comme « autrui », c'est, bien souvent, affirmer son altérité pour la nier.



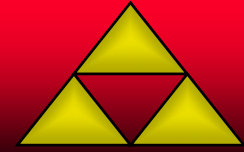


- Un concept moral
- Confusion et conflits
- **L'injonction éthique**
- Autrui, médiateur entre moi et moi-même
- Penser avec autrui : l'expérience du dialogue
- L'expérience morale d'autrui

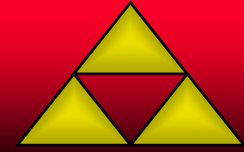




- **Le respect dans le dialogue**
- Pour échapper à de telles conséquences, on peut privilégier les vertus du dialogue, qui doit garantir le respect de l'autre et nous propose une relation évidemment pacifique avec lui.
- Le dialogue permet d'accéder à une vision du monde différente de la mienne, c'est-à-dire d'élaborer avec l'autre un échange qui, tout en étant fructueux, n'abolit pas la différence initiale.



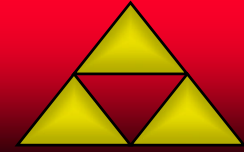
- **Le « face-à-face »**
- Dialoguer, c'est laisser advenir, en face de moi, un « Tu » qui me somme de l'admettre dans son écart par rapport à moi: le dialogue ne recherche pas la fusion des consciences, et c'est en cela qu'il peut symboliser un face-à-face radical dans lequel Emmanuel Lévinas trouve la garantie du respect d'autrui.
- En deçà de toute collectivité (familiale, politique, syndicale) qui englobe les sujets et les confond, le rapport immédiat et direct avec le seul visage de l'autre, face à moi, me révèle, dans ce visage même, une loi morale: « *Tu ne tueras pas* ».
- Tout effacement d'autrui dans un « nous » fusionnel oublie ce commandement, qui fonde l'humanité.
- Ce n'est donc qu'en percevant autrui dans sa distance et sa solitude que la signification dont il est porteur m'apparaît: il suscite en moi l'accès à la première exigence éthique.
- C'est en cela qu'il concourt à la définition de ma propre humanité.



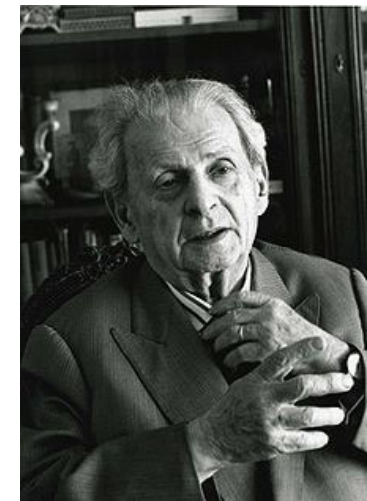
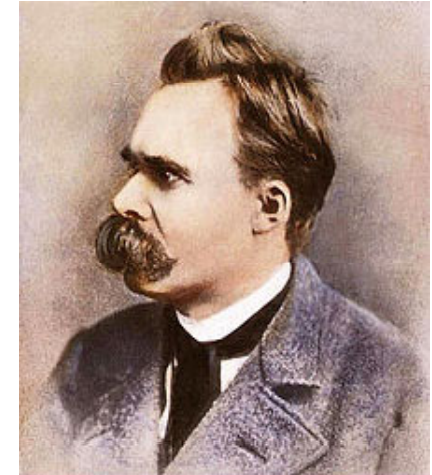
- Un concept moral
- Confusion et conflits
- L'injonction éthique
- **Autrui, médiateur entre moi et moi-même**
- Penser avec autrui : l'expérience du dialogue
- L'expérience morale d'autrui



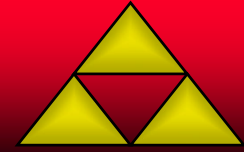
# Autrui, médiateur entre moi et moi-même



- « **Autrui est visage** »
- On pourrait presque dire que la philosophie du XXe siècle a découvert autrui.
- Peut-être est-ce dû à la disparition, qui caractérise ce siècle, du rapport à la transcendance.
- Perdue avec la « *mort de Dieu* » annoncée par Nietzsche, cette transcendance ne se révèle-t-elle pas dans le rapport à autrui qui est toujours ce qui échappe à ma puissance ?
- Ainsi, le philosophe français Emmanuel Levinas veut retrouver dans la simple saisie d'un visage une certaine expérience de l'absolu. Pourquoi ?
- Parce que « *la peau du visage est celle qui reste la plus nue, la plus dénuée* ».
- C'est parce qu'un visage est toujours exposé et constitue une sorte d'invitation à la violence qu'il impose une exigence absolue de respect.

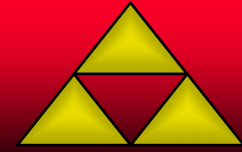


# Autrui, médiateur entre moi et moi-même

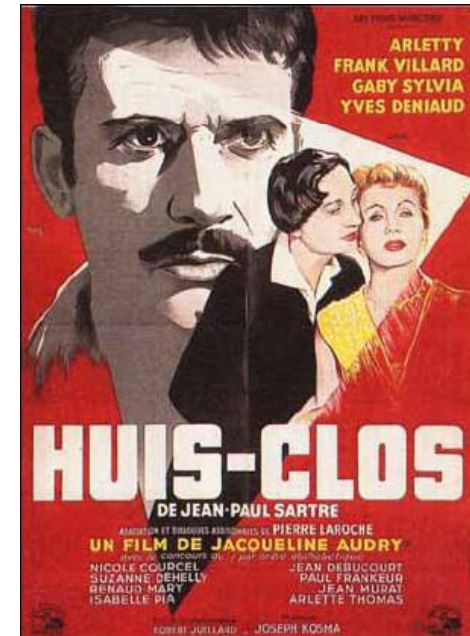


- **Autre que moi et autre moi (1)**
- On ne rencontre donc pas autrui comme un objet.
- Il faut bien distinguer, à cet égard, la notion d'« autrui » et la notion d'« autre ».
- Tout ce qui est autre que moi (le monde des objets) n'est pas nécessairement autrui que je reconnais comme un sujet.
- Le problème que pose autrui est qu'il est à la fois autre que moi et un autre moi.
- Le « *tu* », comme dit Martin Buber, n'est pas un « *cela* » ; il est aussi un « *je* », et le problème est que chaque « *je* » risque de considérer l'autre comme un pur « *cela* ».
- Hegel avait déjà montré que le premier rapport à l'autre est de le nier comme autre, de désirer le propre désir de l'autre, donc de le « *chosifier* », puisque c'est par le désir qu'une conscience se pose parmi les choses et leur résiste.

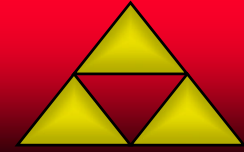




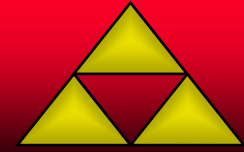
- **Autre que moi et autre moi (2)**
- D'où l'importance du regard que souligne Sartre : il est ce qui, pour nous, peut faire exister autrui comme sujet ou, au contraire, le nier en le chosifiant.
- Dans sa pièce Huis clos (1944), Sartre décrit trois personnages en enfer après leur mort.
- Il n'y a aucun feu éternel ni instruments de torture, mais les trois personnages sont à jamais réunis dans une pièce sans miroir, chacun éternellement exposé au regard de l'autre, et enfermé dans ce regard malgré toutes les justifications qu'il essaye de donner de sa vie passée.
- C'est là une expérience que chacun de nous peut faire, celle de n'être pas jugé « *comme on sait au fond de soi qu'on est* ».



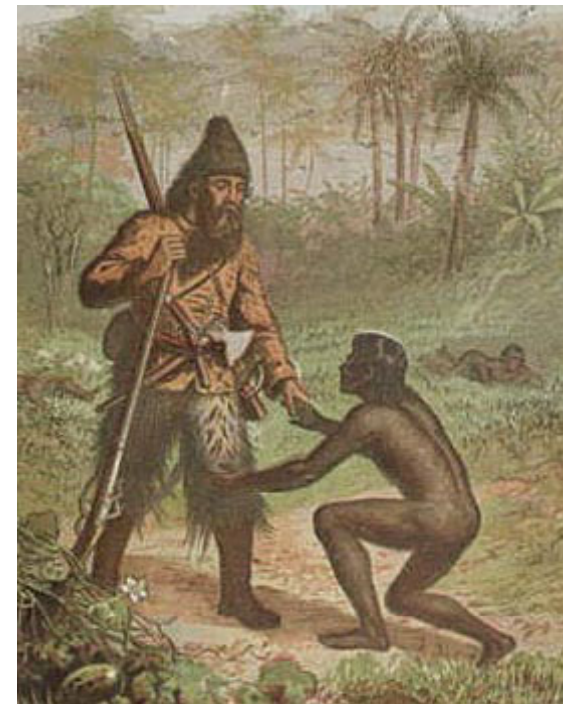
# Autrui, médiateur entre moi et moi-même

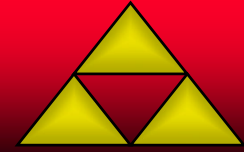


- **Autrui : entre moi et moi (3)**
- C'est ce qui fait dire à Sartre, à la fin de *Huis clos* : « *l'enfer, c'est les autres* ».
- Mais il faut bien comprendre le sens de cette formule et surtout ne pas la prendre pour une invitation à la solitude.
- Elle signifie que l'autre est une médiation nécessaire entre moi et moi-même.
- Si cette médiation peut être « *infernale* », parce qu'aliénante - au sens propre du mot « *aliénation* » (alors en latin veut dire « *autre* ») -, elle est aussi une condition nécessaire à la construction même de soi.
- C'est d'ailleurs pour cette raison que le regard des autres peut être un enfer : si la conscience que j'ai de moi-même pouvait se passer de la reconnaissance d'autrui, le regard des autres ne serait pas si pesant.



- **Un monde sans autrui est-il possible ? (1)**
- Telle est ainsi la leçon du célèbre roman de Daniel Defoe, Robinson Crusoé: échoué seul sur son île, il commence par reconstruire, même pour lui seul, un monde social, c'est-à-dire qu'il commence par **supposer autrui**, avant de le rencontrer en rencontrant Vendredi.

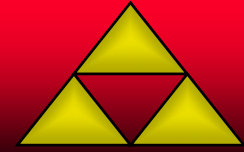




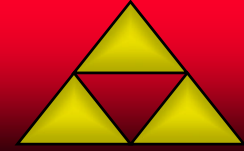
- **Un monde sans autrui est-il possible ? (2)**
- Cette idée est reprise par le romancier Michel Tournier, qui renouvelle le thème de Robinson cher à Daniel Defoe dans *Vendredi ou les limbes du Pacifique*.
- Il fait dire notamment à son héros (Robinson), fraîchement échoué sur son île : *« Autrui, pièce maîtresse de mon univers... Je mesure chaque jour ce que je lui devais en enregistrant de nouvelles fissures dans mon univers personnel. Je sais ce que je risquerais en perdant l'usage de la parole, et je combats de toute l'ardeur de mon angoisse cette suprême déchéance. Mais mes relations avec les choses se trouvent elles-mêmes dénaturées par ma solitude »*.



# Autrui, médiateur entre moi et moi-même

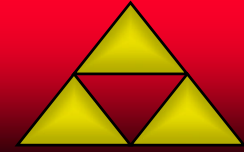


- **Un monde sans autrui est-il possible ? (3)**
- Robinson découvre dans la solitude que sa conscience du monde n'était pas spontanée, mais construite à travers tout un réseau de points de vue autres que le sien sur lui-même et ce qu'il environne.
- En somme, être pour autrui, et non seulement pour soi-même, ce n'est pas seulement paraître, doubler notre moi réel d'un moi apparent et factice.
- En vérité, un monde sans autrui est un monde inhumain, et même impossible, parce que nous sommes constitutivement, comme le dit Heidegger, des « êtres pour autrui » : nous ne pouvons exister que pour d'autres consciences et par elles reconnus.
- « *Le monde auquel je suis est toujours un monde que je partage avec d'autres* » dit encore Heidegger.
- C'est pourquoi la solitude n'est jamais un état premier. Se dire solitaire, ce n'est pas se penser sans les autres, mais faire l'expérience (douloureuse) d'un raté dans la relation à autrui. La solitude présuppose donc cette relation, puisqu'elle en est un dysfonctionnement.

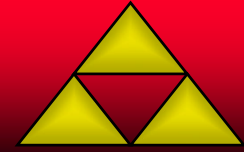


- Un concept moral
- Confusion et conflits
- L'injonction éthique
- Autrui, médiateur entre moi et moi-même
- **Penser avec autrui : l'expérience du dialogue**
- L'expérience morale d'autrui

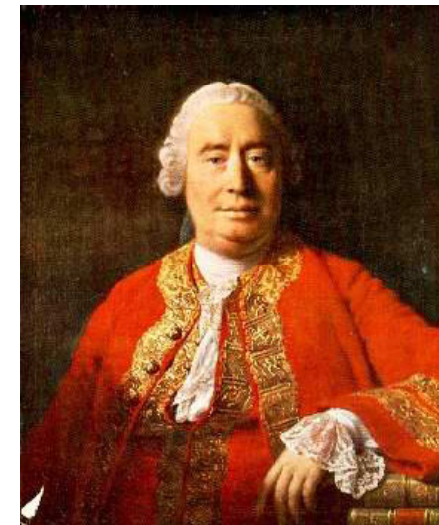
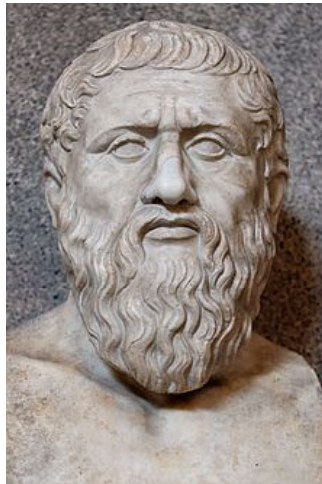




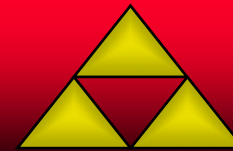
- **Le solipsisme**
- Dans les Méditations métaphysiques (1641), Descartes prétend reconstruire toutes les vérités à partir de lui seul.
- La première certitude à laquelle les Méditations aboutissent est en effet celle de l'existence du sujet pensant : « *je pense donc je suis (cogito ergo sum)* » est une certitude absolue, qui peut être affirmée quand bien même il n'y aurait au monde aucune autre vérité, quand bien même ni le monde ni les autres n'existeraient.
- C'est cette situation qu'on nomme (pour la critiquer) **solipsisme**, c'est-à-dire la tendance du sujet pensant à n'affirmer aucune autre réalité que lui-même.



- **Peut-on penser tout seul ? (1)**
- Pourtant, la simple expérience du dialogue contredit le solipsisme, et c'est sans doute pour des raisons profondes et non seulement « littéraires » que bien des philosophes ont écrit des œuvres sous forme de dialogue : Platon bien sûr, mais aussi Berkeley, Leibniz, Hume...

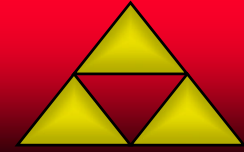




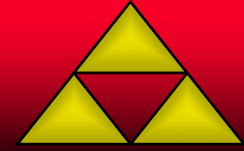


- **Peut-on penser tout seul ? (2)**
- Dans les dialogues de Platon par exemple, on voit souvent Socrate, qui mène le jeu, discuter avec un jeune homme qui ne lui répond au fond que par oui ou par non.
- En apparence ici, la pensée de Socrate est magistrale et ne se forme pas de façon « *dialogique* ».
- Mais pourquoi Platon éprouve-t-il alors le besoin de l'exposer sous forme de dialogue ?
- Ce n'est pas seulement pour la rendre plus vivante.
- En vérité, l'assentiment de l'interlocuteur est une manière de traduire le besoin où est la pensée de **s'objectiver**.
- Même si l'autre ne me fait pas changer d'avis (ce qui reste bien entendu toujours possible dans une situation idéale de dialogue), le simple fait de lui demander de se ranger à mes raisons leur donne un statut qu'elles n'auraient pas eu si je les avais énoncées tout seul.

# Penser avec autrui : l'expérience du dialogue



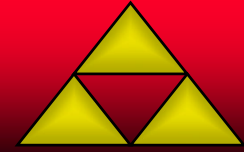
- **La raison « communicationnelle »**
- « *Dans l'expérience du dialogue, écrit Merleau-Ponty, il se constitue entre autrui et moi un terrain commun, ma pensée et la sienne ne font qu'un seul tissu, mes propos et ceux de l'interlocuteur sont appelés par l'état de la discussion, ils s'insèrent dans une opération commune dont aucun de nous n'est le créateur* ».
- Le dialogue fait penser.
- Il manifeste que penser est penser avec autrui, en se confrontant avec autrui : penser par soi-même ne doit pas se confondre avec le refus du commerce de la pensée des autres.
- Platon disait d'ailleurs que penser est comme un dialogue intérieur de l'âme avec elle-même.
- Comme l'écrit le philosophe allemand contemporain Jürgen Habermas, la raison est « *communicationnelle* » : ce n'est pas celle du sujet cartésien, isolé face au monde et se définissant à partir de soi seul.
- Un monde sans autrui ne serait pas seulement un monde où il serait impossible de vivre, mais aussi un monde où il serait impossible de penser.



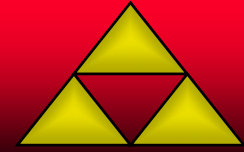
- Un concept moral
- Confusion et conflits
- L'injonction éthique
- Autrui, médiateur entre moi et moi-même
- Penser avec autrui : l'expérience du dialogue
- **L'expérience morale d'autrui**



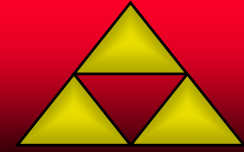
# L'expérience morale d'autrui



- Si autrui est un autre moi, et non un objet, il détermine un devoir moral de ma part : ne pas le considérer, ainsi que le dit Kant, comme un moyen mais comme une **fin**.
- La relation à autrui est la relation à une **personne** et non à une chose.
- Cela comporte, au plan moral, une conséquence : il s'agit moins d'aimer autrui que de le respecter.
- Le modèle de la relation à autrui n'est pas l'amitié électorale, comme chez Aristote, ni même l'amour universel du prochain que prône le christianisme, mais la reconnaissance de l'existence d'autres subjectivités et d'autres libertés que les miennes, et l'interdiction qui est faite à chacune d'entre elles de nier les autres.
- C'est ce que veut dire Kant en affirmant que la règle de notre action morale doit être universalisable : ce que traduit la maxime populaire selon laquelle il ne faut pas faire à autrui ce que nous ne voudrions pas qu'il nous fasse.



- « *Pour obtenir une vérité quelconque sur moi, il faut que je passe par l'autre.* »
- Jean-Paul SARTRE, *L'Existentialisme est un humanisme*, 1945.
- « *Celui qui s'enferme dans le moi ne trouve jamais le chemin vers autrui.* »
- Emmanuel MOUNIER, *Le Personnalisme*, 1949.
- « *Cette absence de l'autre est précisément sa présence comme autre.* »
- Emmanuel LEVINAS, *De l'existence à l'existant*, 1978.
- « *Agis de telle sorte que tu traites l'humanité, aussi bien dans ta personne que dans tout autre, toujours en même temps comme une fin, et jamais simplement comme un moyen.* »
- Emmanuel KANT, *Fondements de la métaphysique des mœurs*, 1785.



- « *Pas besoin de gril. L'enfer, c'est les autres.* »
- Jean-Paul SARTRE, *Huis clos*, 1944.
  
- « *Autrui est visage.* »
- Emmanuel LEVINAS, *Éthique et infini*, 1982.
  
- « *Toute éducation humaine doit préparer chacun à vivre pour autrui, afin de revivre en autrui.* »
- Auguste COMTE, *Système de politique positive*, 1851-1854.
  
- « *Nous avons tous assez de force pour supporter les maux d'autrui.* »
- François DE LA ROCHEFOUCAULD, *Maximes*, 1666.

# Méthodes : explication ; repérer les étapes d'un texte



- **CONSEILS**

- Un texte philosophique traite d'un problème à propos duquel il défend une thèse (et/ou réfute des thèses d'autres philosophes) en produisant des arguments.
- Il est donc absolument nécessaire de mettre en évidence la progression de l'argumentation d'un texte, et pour cela de porter la plus grande attention aux connecteurs logiques, souvent exprimés dans des conjonctions de coordination (« mais » ; « toutefois », « cependant » signifient une restriction ou une objection possible ; « car » une explication ; « puisque » une justification, « donc » ou « ainsi » une conclusion, « si... alors » une implication, etc.).
- Il faut dans tous les cas éviter absolument d'énoncer les idées d'un texte en se contentant de les juxtaposer (du type : « l'auteur affirme que..., puis il dit que..., enfin il dit que... » comme s'il n'y avait aucun lien entre les propositions, comme si le texte n'était pas un raisonnement).

# Méthodes : explication ; repérer les étapes d'un texte



- **EXEMPLE**

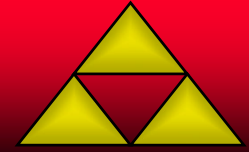
- *L'attachement pour les choses inanimées ne se nomme pas amitié, puisqu'il n'y a pas d'attachement en retour, ni possibilité pour nous de leur déclarer du bien (il serait ridicule sans doute de vouloir du bien au vin par exemple ; tout au plus souhaite-t-on sa conservation, de façon à l'avoir en notre possession) ; s'agit-il au contraire d'un ami, nous disons qu'il est de notre devoir de lui souhaiter ce qui est bon pour lui. Mais ceux qui veulent ainsi du bien à un autre, on les appelle bienveillants quand le même souhait ne se produit pas de la part de ce dernier, car ce n'est que si la bienveillance est réciproque qu'elle est amitié. Ne faut-il pas ajouter encore que cette bienveillance mutuelle ne doit pas demeurer inaperçue ? Beaucoup de gens ont de la bienveillance pour des personnes qu'ils n'ont jamais vues mais qu'ils jugent honnêtes ou utiles, et l'une de ces personnes peut éprouver ce même sentiment à l'égard de l'autre partie. Quoiqu'il y ait manifestement alors bienveillance mutuelle, comment pourrait-on les qualifier d'amis, alors que chacun d'eux n'a pas connaissance des sentiments personnels de l'autre ? Il faut donc qu'il y ait bienveillance mutuelle, chacun souhaitant le bien de l'autre [et] que cette bienveillance ne reste pas ignorée des intéressés.*
- ARISTOTE, *Éthique à Nicomaque*, Livre VIII, chapitre 1, trad. Vrin, 1990, p. 387



# Méthodes : explication ; repérer les étapes d'un texte

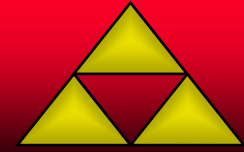


- Ce texte s'attache à préciser quel type particulier de relation à autrui est l'amitié. **Il est possible de distinguer cinq étapes.**
- 1. L'amitié n'existe que pour des êtres animés (doués d'une âme), et non pour des objets inanimés (problème : peut-on être alors l'ami des animaux, qui sont des êtres animés ?).
- 2. Elle consiste à vouloir du bien à autrui. Mais la bienveillance aussi. Qu'est-ce donc qui distingue l'amitié de la bienveillance ?
- 3. Ce qui distingue l'amitié de la bienveillance, c'est que dans l'amitié, la bienveillance est réciproque. Pour qu'il y ait amitié, il faut non seulement que je veuille le bien d'autrui, mais qu'il veuille aussi mon bien.
- 4. Toutefois, cette précision ne suffit pas, car deux personnes peuvent être bienveillantes l'une envers l'autre sans qu'aucune des deux ne sache les sentiments de l'autre à son égard.
- 5. Conclusion. Pour qu'il y ait amitié, il faut donc que deux conditions soient remplies : qu'il y ait bienveillance réciproque ; et que cette bienveillance réciproque soit connue de chacun.



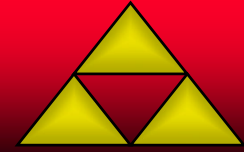
1. Qu'a-t-on coutume d'appeler chez Descartes son « solipsisme » ?





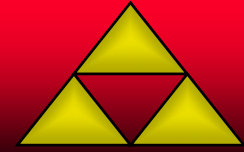
## 1. Qu'a-t-on coutume d'appeler chez Descartes son « solipsisme » ?

- *Dans les Méditations métaphysiques (1641), Descartes prétend reconstruire toutes les vérités à partir de lui seul.*
- *La première certitude à laquelle les Méditations aboutissent est en effet celle de l'existence du sujet pensant : « je pense donc je suis (cogito ergo sum) » est une certitude absolue, qui peut être affirmée quand bien même il n'y aurait au monde aucune autre vérité, quand bien même ni le monde ni les autres n'existeraient.*
- *C'est cette situation qu'on nomme (pour la critiquer) solipsisme, c'est-à-dire la tendance du sujet pensant à n'affirmer aucune autre réalité que lui-même.*

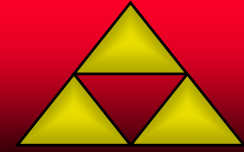


1. Qu'a-t-on coutume d'appeler chez Descartes son « solipsisme » ?
2. **Que veut dire Sartre en affirmant « l'enfer, c'est les autres » ?**





1. Qu'a-t-on coutume d'appeler chez Descartes son « solipsisme » ?
2. **Que veut dire Sartre en affirmant « l'enfer, c'est les autres » ?**
3. **Corrigé officiel :**
  - *Il faut bien comprendre le sens de cette formule et surtout ne pas la prendre pour une invitation à la solitude.*
  - *Elle signifie que l'autre est une médiation nécessaire entre moi et moi-même.*
  - *Si cette médiation peut être « infernale », parce qu'aliénante - au sens propre du mot « aliénation » (aluis en latin veut dire « autre ») -, elle est aussi une condition nécessaire à la construction même de soi.*
  - *C'est d'ailleurs pour cette raison que le regard des autres peut être un enfer : si la conscience que j'ai de moi-même pouvait se passer de la reconnaissance d'autrui, le regard des autres ne serait pas si pesant.*



1. Qu'a-t-on coutume d'appeler chez Descartes son « solipsisme » ?

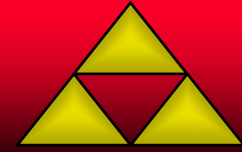
**2. Que veut dire Sartre en affirmant « l'enfer, c'est les autres » ?**

**3. Mais je préfère le texte original de Sartre qui est plus clair, et qui en plus fait référence au théâtre (1) :**

*Quand on écrit une pièce, il y a toujours des causes occasionnelles et des soucis profonds. La cause occasionnelle c'est que, au moment où j'ai écrit Huis clos, vers 1943 et début 44, j'avais trois amis et je voulais qu'ils jouent une pièce, une pièce de moi, sans avantager aucun d'eux. C'est-à-dire, je voulais qu'ils restent ensemble tout le temps sur la scène. Parce que je me disais que s'il y en a un qui s'en va, il pensera que les autres ont un meilleur rôle au moment où il s'en va. Je voulais donc les garder ensemble. Et je me suis dit, comment peut-on mettre ensemble trois personnes sans jamais en faire sortir l'une d'elles et les garder sur la scène jusqu'au bout, comme pour l'éternité. C'est là que m'est venue l'idée de les mettre en enfer et de les faire chacun le bourreau des deux autres. Telle est la cause occasionnelle. Par la suite, d'ailleurs, je dois dire, ces trois amis n'ont pas joué la pièce, et comme vous le savez, c'est Michel Vitold, Tania Balachova et Gaby Sylvia qui l'ont jouée.*

*Mais il y avait à ce moment-là des soucis plus généraux et j'ai voulu exprimer autre chose dans la pièce que, simplement, ce que l'occasion me donnait. J'ai voulu dire « l'enfer c'est les autres ». Mais « l'enfer c'est les autres » a été toujours mal compris. On a cru que je voulais dire par là que nos rapports avec les autres étaient toujours empoisonnés, que c'était toujours des rapports infernaux. Or, c'est tout autre chose que je veux dire. Je veux dire que si les rapports avec autrui sont tordus, viciés, alors l'autre ne peut être que l'enfer. Pourquoi ? Parce que les autres sont, au fond, ce qu'il y a de plus important en nous-mêmes, pour notre propre connaissance de nous-mêmes. Quand nous pensons sur nous, quand nous essayons de nous connaître, au fond nous usons des connaissances que les autres ont déjà sur nous, nous nous jugeons avec les moyens que les autres ont, nous ont donné, de nous juger. Quoi que je dise sur moi, toujours le jugement d'autrui entre dedans. Quoi que je sente de moi, le jugement d'autrui entre dedans. Ce qui veut dire que, si mes rapports sont mauvais, je me mets dans la totale dépendance d'autrui et alors, en effet, je suis en enfer. Et il existe une quantité de gens dans le monde qui sont en enfer parce qu'ils dépendent trop du jugement d'autrui. Mais cela ne veut nullement dire qu'on ne puisse avoir d'autres rapports avec les autres, ça marque simplement l'importance capitale de tous les autres pour chacun de nous.*

[Video du texte dit par Sartre](#)



1. Qu'a-t-on coutume d'appeler chez Descartes son « solipsisme » ?

**2. Que veut dire Sartre en affirmant « l'enfer, c'est les autres » ?**

**3. Mais je préfère le texte original de Sartre qui est plus clair, et qui en plus fait référence au théâtre (2) :**

*Deuxième chose que je voudrais dire, c'est que ces gens ne sont pas semblables à nous. Les trois personnes que vous entendrez dans Huis clos ne nous ressemblent pas en ceci que nous sommes tous vivants et qu'ils sont morts. Bien entendu, ici, « morts » symbolise quelque chose. Ce que j'ai voulu indiquer, c'est précisément que beaucoup de gens sont encroûtés dans une série d'habitudes, de coutumes, qu'ils ont sur eux des jugements dont ils souffrent mais qu'ils ne cherchent même pas à changer. Et que ces gens-là sont comme morts, en ce sens qu'ils ne peuvent pas briser le cadre de leurs soucis, de leurs préoccupations et de leurs coutumes et qu'ils restent ainsi victimes souvent des jugements que l'on a portés sur eux.*

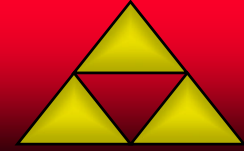
*À partir de là, il est bien évident qu'ils sont lâches ou méchants. Par exemple, s'ils ont commencé à être lâches, rien ne vient changer le fait qu'ils étaient lâches. C'est pour cela qu'ils sont morts, c'est pour cela, c'est une manière de dire que c'est une « mort vivante » que d'être entouré par le souci perpétuel de jugements et d'actions que l'on ne veut pas changer.*

*De sorte que, en vérité, comme nous sommes vivants, j'ai voulu montrer, par l'absurde, l'importance, chez nous, de la liberté, c'est-à-dire l'importance de changer les actes par d'autres actes. Quel que soit le cercle d'enfer dans lequel nous vivons, je pense que nous sommes libres de le briser. Et si les gens ne le brisent pas, c'est encore librement qu'ils y restent. De sorte qu'ils se mettent librement en enfer.*

*Vous voyez donc que « rapport avec les autres », « encroûtement » et « liberté », liberté comme l'autre face à peine suggérée, ce sont les trois thèmes de la pièce.*

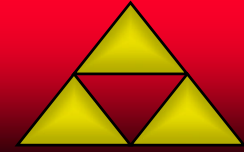
*Je voudrais qu'on se le rappelle quand vous entendrez dire... « L'enfer c'est les autres ».*

*Je tiens à ajouter, en terminant, qu'il m'est arrivé en 1944, à la première représentation, un très rare bonheur, très rare pour les auteurs dramatiques : c'est que les personnages ont été incarnés de telle manière par les trois acteurs, et aussi par Chauffard, le valet d'enfer, qui l'a toujours jouée depuis, que je ne puis plus me représenter mes propres imaginations autrement que sous les traits de Michel Vitold, Gaby Sylvia, de Tania Balachova et de Chauffard. Depuis, la pièce a été rejouée par d'autres acteurs, et je tiens en particulier à dire que j'ai vu Christiane Lenier, quand elle l'a jouée, et que j'ai admiré quelle excellente Inès elle a été.*

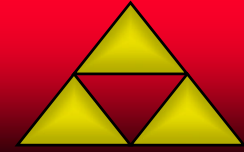


1. Qu'a-t-on coutume d'appeler chez Descartes son « solipsisme » ?
2. Que veut dire Sartre en affirmant « l'enfer, c'est les autres » ?
3. **Pourquoi peut-on dire qu'un monde sans autrui est un monde inhumain?**

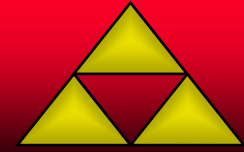




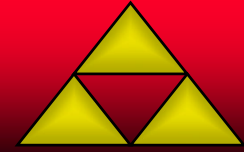
1. Qu'a-t-on coutume d'appeler chez Descartes son « solipsisme » ?
2. Que veut dire Sartre en affirmant « l'enfer, c'est les autres » ?
3. **Pourquoi peut-on dire qu'un monde sans autrui est un monde inhumain?**
  - *En somme, être pour autrui, et non seulement pour soi-même, ce n'est pas seulement paraître, doubler notre moi réel d'un moi apparent et factice.*
  - *En vérité, un monde sans autrui est un monde inhumain, et même impossible, parce que nous sommes constitutivement, comme le dit Heidegger, des « êtres pour autrui » : nous ne pouvons exister que pour d'autres consciences et par elles reconnus.*
  - *« Le monde auquel je suis est toujours un monde que je partage avec d'autres » dit encore Heidegger.*



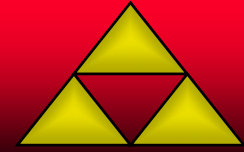
1. Qu'a-t-on coutume d'appeler chez Descartes son « solipsisme » ?
2. Que veut dire Sartre en affirmant « l'enfer, c'est les autres » ?
3. Pourquoi peut-on dire qu'un monde sans autrui est un monde inhumain?
4. **Qu'est-ce qu'Habermas veut dire en parlant de raison « communicationnelle » ?**



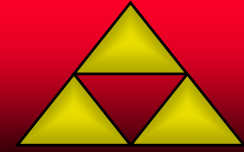
1. Qu'a-t-on coutume d'appeler chez Descartes son « solipsisme » ?
2. Que veut dire Sartre en affirmant « l'enfer, c'est les autres » ?
3. Pourquoi peut-on dire qu'un monde sans autrui est un monde inhumain?
4. **Qu'est-ce qu'Habermas veut dire en parlant de raison « communicationnelle » ?**
  - *Comme l'écrit le philosophe allemand contemporain Jurgen Habermas, la raison est « communicationnelle » : ce n'est pas celle du sujet cartésien, isolé face au monde et se définissant à partir de soi seul.*
  - *Un monde sans autrui ne serait pas seulement un monde où il serait impossible de vivre, mais aussi un monde où il serait impossible de penser.*
  - *Jürgen Habermas : Raison communicationnelle dans la pratique du monde vécu*



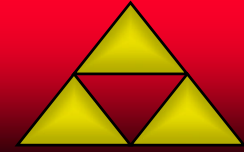
1. Qu'a-t-on coutume d'appeler chez Descartes son « solipsisme » ?
2. Que veut dire Sartre en affirmant « l'enfer, c'est les autres » ?
3. Pourquoi peut-on dire qu'un monde sans autrui est un monde inhumain?
4. Qu'est-ce qu'Habermas veut dire en parlant de raison « communicationnelle » ?
5. **L'importance du regard de l'autre a été soulignée par :**
  - a. **Levinas**
  - b. **Sartre**
  - c. **Descartes**



1. Qu'a-t-on coutume d'appeler chez Descartes son « solipsisme » ?
2. Que veut dire Sartre en affirmant « l'enfer, c'est les autres » ?
3. Pourquoi peut-on dire qu'un monde sans autrui est un monde inhumain?
4. Qu'est-ce qu'Habermas veut dire en parlant de raison « communicationnelle » ?
5. **L'importance du regard de l'autre a été soulignée par :**
  - a. Levinas
  - b. Sartre**
  - c. Descartes



1. Qu'a-t-on coutume d'appeler chez Descartes son « solipsisme » ?
2. Que veut dire Sartre en affirmant « l'enfer, c'est les autres » ?
3. Pourquoi peut-on dire qu'un monde sans autrui est un monde inhumain?
4. Qu'est-ce qu'Habermas veut dire en parlant de raison « communicationnelle » ?
5. L'importance du regard de l'autre a été soulignée par :
  - a. Levinas
  - b. Sartre
  - c. Descartes
- 6. Qui aurait pu dire : « je pense donc autrui est » ?**
  - a. Habermas**
  - b. Descartes**
  - c. Platon**



1. Qu'a-t-on coutume d'appeler chez Descartes son « solipsisme » ?
2. Que veut dire Sartre en affirmant « l'enfer, c'est les autres » ?
3. Pourquoi peut-on dire qu'un monde sans autrui est un monde inhumain?
4. Qu'est-ce qu'Habermas veut dire en parlant de raison « communicationnelle » ?
5. L'importance du regard de l'autre a été soulignée par :
  - a. Levinas
  - b. Sartre
  - c. Descartes
6. **Qui aurait pu dire : « je pense donc autrui est » ?**
  - a. Habermas**
  - b. Descartes**
  - c. Platon**



- **Repérez les étapes du texte suivant :**
- *Nous ne nous contentons pas de la vie que nous avons en nous et en notre propre être : nous voulons vivre dans l'idée des autres d'une vie imaginaire, et nous nous efforçons pour cela de paraître. Nous travaillons incessamment à embellir et conserver notre être imaginaire, et négligeons le véritable. Et si nous avons la tranquillité, ou la générosité, ou la fidélité, nous nous empressons de le faire savoir, afin d'attacher ces vertus-là à notre autre être, et les détacherions plutôt de nous pour les joindre à l'autre ; et nous serions de bon cœur poltrons pour en acquérir la réputation d'être vaillants. Grande marque du néant de notre propre être, de n'être pas satisfait de l'un sans l'autre, et d'échanger souvent l'un pour l'autre ! Car qui ne mourrait pour conserver son honneur, celui-là serait infâme.*
- PASCAL, Pensées (posthume), pensées n° 147, éd. Brunschvicg, Hachette, 1976.



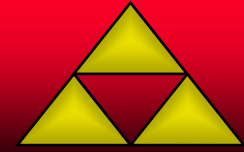


- **LES ÉTAPES DU TEXTE DE PASCAL**

1. Pascal commence par dissocier le moi en deux : il existe un « moi véritable » (moi, tel que je me connais intérieurement) et un « moi imaginaire » (moi, tel que je me donne à voir à autrui). La distinction de « l'être » et du « paraître », ou celle du « moi privé » et du « moi social » peuvent éclairer le sens de celle faite ici par Pascal.
2. Pascal décrit alors un véritable processus d'aliénation: nous préférons donner aux autres l'apparence de qualités que nous n'avons pas, plutôt que de travailler à les avoir. Nous préférons notre moi imaginaire à notre moi réel. Nous serions même prêts à être le contraire de ce que nous voulons paraître, si cela nous aidait à le faire paraître (exemple : nous serions prêts à être poltron si cela nous permettait de paraître courageux).
3. Conclusion: le besoin de reconnaissance n'est donc pas une condition d'une meilleure connaissance de soi (Pascal défend ici une thèse complètement contraire à celle de Sartre ou du romancier Michel Tournier - voir cours, Ire partie, § 3), mais au contraire un appauvrissement : dans cette quête d'une reconnaissance de l'autre, nous faisons l'aveu de notre inauthenticité et de notre « néant ».



- **Expliquez le texte suivant :**
- *Emile, ayant peu réfléchi sur les êtres sensibles, saura tard ce que c'est que souffrir et mourir. Les plaintes et les cris commenceront d'agiter ses entrailles ; l'aspect du sang qui coule lui fera détourner les yeux ; les convulsions d'un animal expirant lui donneront je ne sais quelle angoisse avant qu'il sache d'où lui viennent ces nouveaux mouvements. S'il était resté stupide et barbare, il ne les aurait pas ; s'il était plus instruit, il en connaîtrait la source. Il a déjà trop comparé d'idées pour ne rien sentir, et pas assez pour concevoir ce qu'il sent.*
- *Ainsi naît la pitié, premier sentiment relatif qui touche le cœur humain selon l'ordre de la nature. Pour devenir sensible et pitoyable, il faut que l'enfant sache déjà qu'il a des êtres semblables à lui qui souffrent ce qu'il a déjà souffert, qui sentent les douleurs qu'il a senties, et d'autres dont il doit avoir l'idée comme pouvant les sentir aussi. Comment nous laissons-nous émouvoir à la pitié, si ce n'est en nous transportant hors de nous, et en nous identifiant avec l'animal souffrant, en quittant, pour ainsi dire, notre être pour prendre le sien ? Nous ne souffrons qu'autant que nous jugeons qu'il souffre ; ce n'est pas dans nous, c'est dans lui que nous souffrons. Ainsi, nul ne devient sensible que quand son imagination s'anime et commence à se transporter hors de lui.*
- *Pour exciter et nourrir cette sensibilité naissante, pour la guider et la suivre dans sa pente naturelle, qu'avons-nous à faire, si ce n'est d'offrir au jeune homme des objets sur lesquels puisse agir la force expansive de son cœur, qui le dilatent, qui l'étendent sur les autres êtres, qui le fassent partout retrouver hors de lui ; d'écarter avec soin ceux qui le resserrent, le concentrent, et tendent le ressort du moi humain ; c'est-à-dire, en d'autres termes, d'exciter en lui la bonté, l'humanité, la commisération, la bienfaisance, toutes les passions attirantes et douces qui plaisent naturellement aux hommes, et d'empêcher de naître l'envie, la convoitise, la haine, toutes les passions repoussantes et cruelles, qui rendent pour ainsi dire la sensibilité non seulement nulle, mais négative, et font le tourment de celui qui les éprouve ?*
- Jean-Jacques ROUSSEAU, Emile ou De l'éducation, 1762.

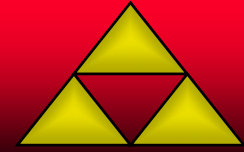


- **EXPLICATION DU TEXTE DE ROUSSEAU**
- **1. Problème posé par le texte**
- Comment développer un rapport positif à autrui ? Comment éduquer à autrui ?
- **2. Thèse du texte**
- En développant la pitié, qui est le sentiment naturel qui nous permet de compatir (littéralement « éprouver avec ») aux souffrances des autres êtres sensibles.



- **3. Les étapes de l'argumentation**

- Dans l'Emile, Rousseau met en scène un éducateur et un élève imaginaires (Emile). Il s'agit dans ce texte de savoir comment apprendre à Emile à nouer des relations avec autrui fondées non sur la rivalité, la jalousie, l'envie, etc., passions (sentiments) négatives « repoussantes et cruelles », mais sur la bienfaisance et l'entraide, c'est-à-dire sur des passions « attirantes et douces », permettant à une sociabilité positive de s'établir.
- La réponse de Rousseau est que cela est possible en nous rendant « pitoyables », autrement dit en développant le sentiment de la pitié. Car la pitié est le premier sentiment relatif qui touche naturellement le cœur humain : c'est-à-dire le premier sentiment grâce auquel nous avons une relation à autrui. D'autres sentiments sont plus primitifs, mais ils sont centrés sur celui qui les éprouve. Ils relèvent du souci de soi, ce que Rousseau appelle en général « l'amour de soi ». La pitié est le premier sentiment qui nous fait sortir de nous-mêmes, nous mettre à la place d'autrui.
- C'est un sentiment naturel, mais qui demande à être éduqué, et qui, nous dit le début du texte, ne doit même pas être développé trop tôt. Corrélativement à l'éducation au sentiment de la pitié, c'est-à-dire de mouvement vers l'autre, il convient d'écarter le souci exclusif de soi. Il faut noter cependant que ce souci exclusif de soi est lui aussi un sentiment « relatif », qui nous relie aux autres. Mais il établit à autrui une relation négative et favorise l'envie, la convoitise et « toutes les passions repoussantes et cruelles ».
- Dire de la pitié que c'est le premier sentiment « relatif », cela signifie que nous rencontrons autrui d'abord comme être sensible, et non comme être raisonnable, et que nous identifier à lui, c'est nous identifier à sa souffrance. En ce sens, le problème du rapport à autrui déborde largement celui du rapport à d'autres hommes ou à d'autres consciences. Il est significatif que dans ce texte, Rousseau parle avant tout de l'éducation à la pitié envers les animaux.

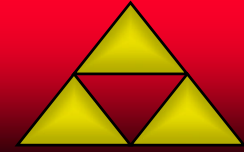


- **4. Enjeux philosophiques**
- II n'en reste pas moins qu'un des problèmes centraux posés par le texte est celui de la possibilité pour les hommes de vivre ensemble sans se jalouser, se haïr ou vouloir dominer les autres.
- La pitié est pour Rousseau le sentiment naturel à partir duquel, s'il est correctement développé, peut s'édifier une sociabilité positive.
- La question est alors de savoir si celle-ci peut se construire sur un sentiment ?
- N'y a-t-il pas au fondement du rapport à autrui une exigence morale d'un autre ordre ?



- Autrui

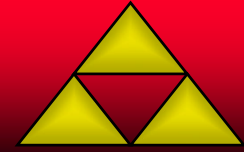




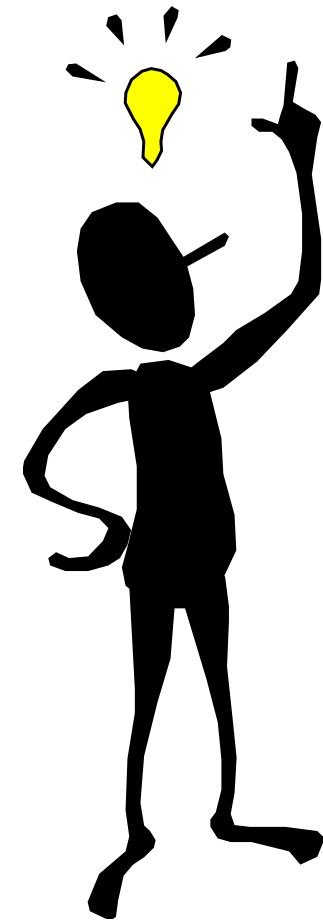
- **Qui est autrui ?**
- Autrui ne désigne pas quelqu'un en particulier, mais tout autre que moi, avec la précision essentielle que cet autre est considéré comme un autre sujet, doté de conscience, tout comme moi. C'est un autre moi car sa conscience lui donne la représentation de lui-même comme personne individuelle et, en ce sens, tous les sujets se ressemblent. Mais cette conscience ne m'est pas accessible de l'intérieur. Il reste donc un autre que moi, au même titre que n'importe quel phénomène extérieur à ma conscience, par exemple un objet. La notion d'autrui pose un problème sur la relation classique entre sujet et objet.



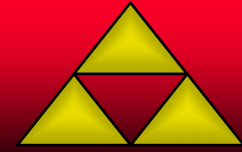
# Avons-nous atteint nos objectifs ?



- **Autrui** : Un autre homme, une autre personne. En philosophie, "autrui" est ce qui est différent de moi et que l'appréhende par ma subjectivité. L'homme est ce que j'ai en commun avec les autres, tandis qu' "autrui" est ce qui me différencie des autres, ce que je ne peux connaître totalement, à cause de ma subjectivité.
- **Nécessaire** : \* Est nécessaire ce qui ne peut pas ne pas être, ou être autrement. S'oppose à contingent. \* Sur le plan logique, est nécessaire ce qui est universellement vrai, sans remise en cause possible.
- **Conscience** : La connaissance qu'a l'homme de ses pensées, de ses sentiments et de ses actes. La conscience, par cette possibilité qu'elle a de faire retour sur elle-même, est toujours également conscience de soi. C'est elle qui fait de l'homme un sujet, capable de penser le monde qui l'entoure.
- **CONSCIENCE MORALE**: Jugement pratique par lequel le sujet distingue le bien et le mal et apprécie moralement ses actes et ceux d'autrui.
- **CONSCIENCE PSYCHOLOGIQUE** : Perception immédiate par le sujet de ce qui se passe en lui ou en dehors de lui.







- **Autrui est-il nécessaire à la constitution de la conscience de soi ?**
- Toute la problématique de la réflexion sur autrui est comprise dans l'étymologie : l'alter ego, c'est un autre moi qui n'est pas moi, une conscience identique à la mienne qui n'est pas ma conscience, un corps semblable au mien qui n'est pas mon corps. Autrui, c'est l'autre singulier, mais aussi les autres. Sans l'intervention du tiers, le pur face à face serait une constante hémorragie de moi vers toi, et de toi vers moi, notait Lévinas. Autrui est à la fois le prochain et le lointain. Il est proche dans les relations privilégiées que je peux établir avec lui, à tel point qu'A. Comte fera de l'altruisme une vertu innée, une disposition naturelle de l'être humain à la bienveillance à l'égard des autres membres de la communauté et qui coexiste avec l'égoïsme. C'est un mouvement spontané de subordination de l'intérêt personnel à celui des semblables, sans motivation religieuse. Néanmoins, l'Autre est absolument insaisissable dans le secret de son être. "Autrui, c'est ce moi-même dont rien ne me sépare, absolument rien si ce n'est sa pure et totale liberté" (Sartre). La philosophie classique avec Descartes n'a pas pris en compte l'existence d'autrui comme problème. L'autre n'est rien de plus pour moi qu'un objet de pensée. Descartes, penché à sa fenêtre, voit passer "des chapeaux et des manteaux, qui peuvent couvrir des spectres ou des hommes feints qui ne se remuent que par ressorts". Ce n'est que par l'effet d'un jugement que je pose qu'il s'agit bien d'hommes. Le Cogito cartésien correspond à une solitude existentielle, dans laquelle l'existence d'autrui ne fait pas irruption, mais se range posément à côté des autres existants. La réflexion sur autrui commence avec Hegel, qui montrera que la conscience même ne peut apparaître que dans une relation d'intersubjectivité.

